

Livret d'EXPOsition

L'ART
REND
LIBRE!

Liberté



Musée de la Résistance de BONDUES

Guide de l'Exposition

Résister par l'art et la littérature



L'exposition se tient au Musée de la Résistance de Bondues, du 30 novembre 2015 au 29 avril 2016.

Elle est organisée à l'initiative de l'association Souvenir de la Résistance et des Fusillés du fort de Bondues et soutenue par la Mairie de Bondues. Comme chaque année, un comité scientifique s'est rassemblé afin de constituer cette exposition. Autour d'Odile Louage, Présidente de l'Association Souvenir de la Résistance et des Fusillés du Fort de Bondues, Présidente de la DT Nord des Amis de la FMD, ont travaillé sur le sujet Monique Berthe, Marie-Christine Bouche, Claire Crétel, David Dubar, Pascale Cazeel, Murielle Nawrot, Claude Pétillon, Hélène Priego, Pascale Saunier.

Responsable de l'exposition : Claire Crétel, chargé de conservation et d'animation.

Conception de la brochure : Jean-Baptiste Gardon, professeur certifié d'Histoire et Géographie, responsable du service éducatif du Musée de la Résistance de Bondues.

Nous renouvelons nos remerciements à l'Académie de Lille pour le soutien qu'elle manifeste au Musée en la personne de notre responsable du service éducatif, M. Gardon.

Des remerciements s'imposent également à l'égard de notre graphiste, M. Pascal Dupont de ByCal, qui chaque année développe un véritable univers artistique autour de thèmes particulièrement sensibles.

Enfin, nous n'oublions pas nos relecteurs Chantal Pétillon et Hervé Bouche, grands pourfendeurs de coquilles grâce auxquels ces panneaux restent intelligibles.

Equipe scientifique :

Commissaire d'exposition : Odile Louage

Monique Berthe
Marie-Christine Bouche
Claire Crétel
David Dubar
Pascale Cazeel
Murielle Nawrot
Claude Pétillon
Hélène Priego
Pascale Saunier

Jean Baptiste Gardon, professeur missionné au Musée par le Rectorat a réalisé le Livret de visite Pascal Dupont, infographe, a conçu le graphisme de l'exposition, Chantal Pétillon et Hervé Bouche ont relu les textes.

SOMMAIRE

	En guise d'introduction au livret	4
1.	Introduction et présentation de l'exposition	5
2.	Ici Londres	7
3.	Ami, entends-tu... Les chants de la Résistance	9
4.	Des voix venues de l'exil.	11
5.6.	Le cinéma et les arts du spectacle	15
7.	Sauver la Beauté du Monde	19
8.	Des peintres contre la Barbarie	20
	Focus : Félix Nussbaum de Malines à Auschwitz.	
9.	De l'écriture intime...	24
10.	...à la littérature	26
	Focus : Saint-Exupéry et Camus, « lettres à ».	
11.	Se taire est impossible	29
12.	Les crayons de l'espoir	32
	Focus : Horst Rosenthal, Mickey à Gurs	
13.	Les orchestres et la musique dans les camps	38
	Lexique	42
	Bibliographie	43

Repérez-vous sur chaque panneau

UNE CHARTE VISUELLE



Chaque panneau correspond à une ou plusieurs thématiques, l'écriture, la chanson, la musique, la peinture, le dessin... Pour vous aider à mieux vous repérer dans cette exposition, nous avons conçu une charte pictographique comprenant un petit dessin et une couleur représentant la ou les thématiques abordées dans le panneau.

Démonstration visuelle :



Double repérage panneau

Présentation des 7 pictogrammes repères.



En guise d'INTRODUCTION au livret...

En lien avec le thème du Concours National de la Résistance et de la Déportation 2014-2015, « Résister par l'art et la littérature », l'exposition réalisée par le Musée de la Résistance de Bondues et l'association Souvenir de la Résistance et des fusillés du fort de Bondues nous propose d'aborder cette question qui aujourd'hui encore ne manque pas de faire écho à l'actualité.

Créer, exprimer une sensibilité individuelle, partager ses joies et ses colères, ses espoirs et ses souffrances, porter son regard au-delà des apparences et des préjugés, vivre, assumer et afficher son goût pour liberté, l'égalité et la fraternité...

Il n'y a pas de pire offense pour un régime totalitaire, d'hier ou d'aujourd'hui.

Alors « aux armes citoyens ! » Prenez vos pinceaux et vos crayons. Montez sur les scènes et sous les projecteurs. Saisissez vos burins et vos micros...

Créons, créons ! L'Art rend libre, et nous aimons la Liberté !

Le guide reprend chacun des treize panneaux de l'exposition. Chaque panneau fait l'objet d'une synthèse des textes proposés et d'un ou deux documents présentés sur les panneaux. Pour trois panneaux nous vous proposons un « focus » sur des aspects ne pouvant être intégrés dans l'exposition afin d'en privilégier la lisibilité. Certains termes sont accompagnés d'un astérisque et sont ainsi définis à la fin du livret, où vous trouverez également une bibliographie non exhaustive des ouvrages disponibles au Musée de la Résistance de Bondues sur le thème de l'exposition.

1. Introduction et présentation de l'exposition

La résistance par l'art et la littérature, au sens de combattre et survivre.

Le concours national de la Résistance et de la Déportation, initié par des anciens résistants, il fut institutionnalisé en 1961. Il propose des thèmes annuels variés, dans une démarche d'innovation pédagogiques.

Il permet aux élèves de réaliser un véritable travail d'histoire, tout en transmettant la mémoire des événements de la guerre en tirant de ces recherches des leçons civiques.

A côté des activités de Résistance classiques : évasion, renseignements, presse clandestine, sabotage et maquis, s'est développée une forme plus personnelle et originale : la création littéraire et artistique.

Le contexte a toujours été difficile et peu favorable à la création : censure et multiplicité des contrôles, répression omniprésente, et conditions matérielles difficiles. Mais quel que soit le lieu : en France occupée, ou soumise au régime de Vichy, en France Libre, ou à l'étranger, et même dans les camps de concentration, les talents des résistants ont été des armes contre l'occupant

Cette exposition est une œuvre collective réalisée par des Historiens volontaires et bénévoles. Elle ne peut être exhaustive, compte tenu de l'espace disponible. Elle associe deux associations Amis de la Fondation pour la Mémoire de la Déportation, Souvenir de la Résistance et des Fusillés du Fort de Bondues, et l'équipe du Musée.

2. Ici Londres...

« Ici Londres, 1231ème jour de la lutte du peuple français pour sa libération... Les Français parlent aux Français.... Vous allez entendre Pierre Dac », BBC, le 30 octobre 1943



Pierre Dac devient l'une des « voix de la Liberté » de Radio Londres. De son vrai nom André Isaac, Pierre DAC (1893-1975) est un artiste déjà très connu avant 1939 en tant que chansonnier et humoriste, il est surnommé « le roi des Loufoques ».

Réfugié en zone sud dès juin 1940 pour fuir les persécutions antisémites, il parvient à rejoindre Londres en octobre 1943.

Avec Jean Oberlé et Maurice Van Moppès, Pierre Dac est chargé de la partie divertissement (sketches, slogans, chansons...) de l'émission « Les Français parlent aux Français », diffusée chaque jour de 20h30 à 21h par la BBC* : commentaires, témoignages, reportages et chroniques distrayantes ont pour but d'informer les Français, les inciter à résister et soutenir leur moral.

Durant 9 mois, Pierre Dac est le plus célèbre humoriste de Radio-Londres.

Alliant sérieux et esprit subtil, jonglant avec les mots, il participe à la guerre des ondes par ses chroniques et messages et surtout par ses chansons satiriques sur des airs connus. Ces chansons sont destinées à brocarder l'occupant. Le rire devient une arme de contre-propagande.

Le gouvernement de Vichy, les collaborateurs et « les mauvais Français » sont également la cible de Pierre Dac. Ils sont visés par des chansons (dont « Les Fils de Pétain », « Les gars de la vermine », « Les Waffen SS* français », la parodie de « Ça fait d'excellents Français »). Il est même directement pris à partie dans le cadre d'un duel radiophonique avec Philippe Henriot.

Attaqué la veille sur Radio-Paris sur ses origines juives et la réalité de son intérêt pour la France, Dac répond le 11 mai 1944

par « Bagatelle sur un tombeau », texte grave et brillant dans lequel il oppose le patriotisme de sa famille à la trahison d'Henriot.

Bagatelle sur un tombeau (Extrait)

« [...] dans le laïus que vous m'avez consacré, vous vous écriez notamment : «Mais où nous atteignons les cimes du comique, c'est quand notre Dac prend la défense de la France ! La France, qu'est-ce que cela peut bien signifier pour lui ?»

Eh bien ! Monsieur Henriot, je vais vous le dire ce que cela signifie, pour moi, la France.

Laissez-moi vous rappeler, en passant, que mes parents, mes grands-parents, mes arrière-grands-parents et d'autres avant eux sont originaires du pays d'Alsace, dont vous avez peut-être, par hasard, entendu parler ; et en particulier de la charmante petite ville de Niederbronn, près de Haguenau, dans le Bas-Rhin. C'est un beau pays, l'Alsace, monsieur Henriot, où depuis longtemps on sait ce que cela signifie, la France, et aussi ce que cela signifie, l'Allemagne. Des campagnes napoléoniennes en passant par celles de Crimée, d'Algérie, de 1870-1871, de 14-18 jusqu'à ce jour, on a dans ma famille, moi y compris, monsieur Henriot, lourdement payé l'impôt de la souffrance, des larmes et du sang.

Voilà, monsieur Henriot, ce que cela signifie pour moi, la France. [...]

Un dernier détail : puisque vous avez si complaisamment cité les prénoms de mon père et de ma mère, laissez-moi vous signaler que vous en avez oublié un celui de mon frère. Je vais vous dire où vous pourrez le trouver ; si, d'aventure, vos pas vous conduisent du côté du cimetière Montparnasse, entrez par la porte de la rue Froidevaux ; tournez à gauche dans l'allée et, à la 6e rangée, arrêtez-vous devant la 10e tombe. C'est là que reposent les restes de ce qui fut un beau, brave et joyeux garçon, fauché par les obus allemands, le 8 octobre 1915, aux attaques de Champagne. C'était mon frère. Sur la modeste pierre, sous ses nom, prénoms et le numéro de son régiment, on lit cette simple inscription : «Mort pour la France, à l'âge de 28 ans». Voilà, monsieur Henriot, ce que cela signifie pour moi, la France.

Sur votre tombe, si toutefois vous en avez une, il y aura aussi une inscription : elle sera ainsi libellée :

PHILIPPE HENRIOT

Mort pour Hitler,

Fusillé par les Français...

Philippe Henriot est abattu par un commando de résistants le 28 juin 1944 à Paris. Des otages sont exécutés en représailles (dont George Mandel) dans toute la France par la Milice. La « guerre des ondes » est une vraie guerre.

Fait chevalier de la Légion d'honneur par de Gaulle, Pierre Dac reçoit la croix de guerre avec palmes et la médaille de la Résistance.

3. Ami, entends-tu... Les chants de la Résistance

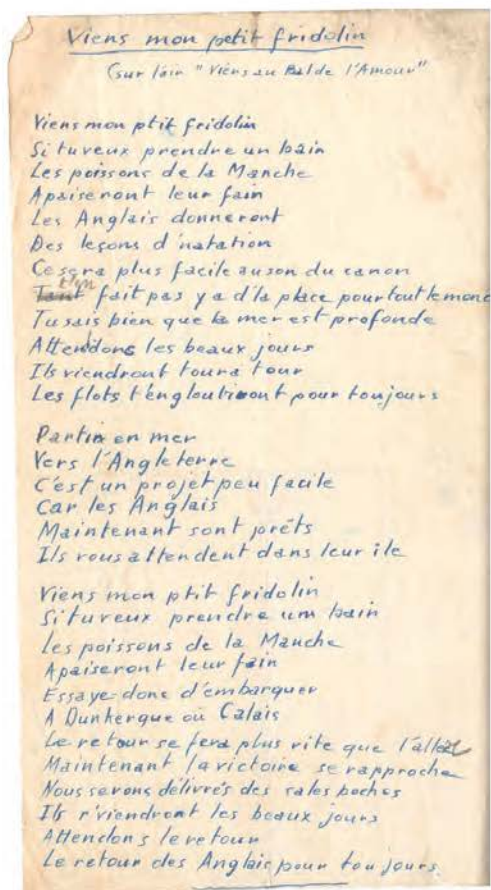
Un soir de 1944, après un parachutage raté sur la France occupée, la DCA détruit un chargement plutôt inhabituel: un disque, sur lequel est gravée « la complainte du partisan », diffusée depuis plusieurs semaines déjà sur la BBC*.

C'est en hiver 1943 qu'Anna Marly compose ce qui deviendra « la complainte du partisan ». Le résistant Emmanuel d'Astier de la Vigerie en écrit les paroles. « La complainte du partisan » évoque le quotidien du Résistant, fait d'isolement, de danger, et de deuils. Les paroles n'envisagent pas de fin triomphale pour le Résistant qui, même lorsqu'il échappe à la mort, fait irrémédiablement partie de « l'armée des ombres ».

Il est donc voué à disparaître, ou à rentrer dans le rang sans velléité de gloire. Traduit en Anglais par Hy Zaret, le morceau sera notamment repris en 1969 par Leonard Cohen qui dira avoir eu alors « l'idée curieuse que les nazis avaient été renversés par la musique ».

Issu d'une famille noble, le journaliste E. d'Astier de la Vigerie est un résistant de la première heure, sous le pseudonyme de « Bernard ». Fondateur de Libération-Sud, il gagne définitivement la France Libre en octobre 1943.

C'est alors qu'il rencontre Anna Marly. Il devient ensuite Commissaire à l'Intérieur. Il fait partie des Compagnons de la Libération.



Texte de chant anti-allemand.
Coll. Musée de la Résistance, Bondues.

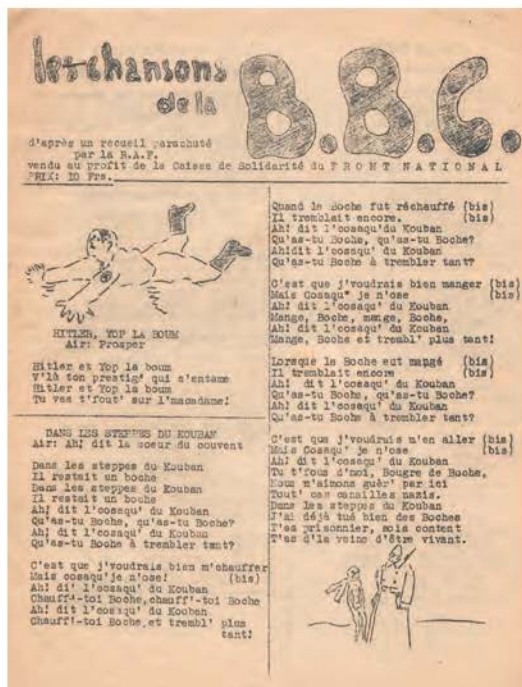
La popularité de La Complainte du Partisan a été éclipsée après-guerre par un autre chant créé quelques mois plus tôt, Le Chant de la Libération. Anna Marly compose cette chanson en 1941 sur un air populaire russe.

Joseph Kessel et son neveu Maurice Druon en écrivent les paroles françaises en mai 1943. L'air entraînant, que l'on peut siffler, devient l'indicatif de l'émission «Honneur et Patrie». Le sifflement, contrairement au chant, passe en effet au travers du brouillage allemand. Malgré son titre officiel, ce morceau est beaucoup plus connu sous le titre Le Chant des Partisans. Très différent de La Complainte, moins intimiste, c'est une marche au ton patriotique.

Germaine Sablon «créée» la chanson le 31 mai 1943, pour le film Trois chansons de la Résistance d'Alberto Cavalcanti. Le morceau est imprimé et parachuté le 24 septembre 1943, avant d'être publié dans le premier numéro des «Cahiers de Libération» le 25.

Il devient quasi officiellement «La Marseillaise» de la Résistance lorsqu'il est joué lors du transfert des cendres de Jean Moulin au Panthéon en 1964.

En France occupée, le grand public comme les Résistants actifs laissent libre court à leur imagination en réécrivant les paroles de chants populaires (l'omniprésente Lily Marlène) ou folkloriques (Cadet Rousselle), voire de chants de propagande (Général, nous voilà).



Livret Les Chansons de la B.B.C., publié après-guerre d'après un recueil de chants parachuté. Coll. Musée de la Résistance, Bondue

Parfois, ce sont les anciens chants patriotiques qui sont recontextualisés (La Madelon, Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine).

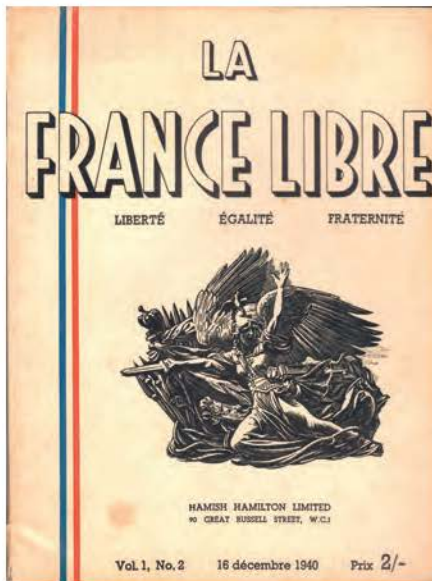
Sur le même principe, les airs popularisés par les émissions de la BBC sont diffusés en France par tracts et recueils parachutés.

4. Des Voix venues de l'Exil.

Ecrire, diffuser et résister...

En 1940, le philosophe Raymond Aron rejoint Londres et devient le principal rédacteur de la revue *La France libre*. Si cette dernière se veut indépendante et critique vis-à-vis du général de Gaulle, elle n'en demeure pas moins une revue de résistance contre le régime nazi et l'acceptation de la défaite, au point de compter parmi ses collaborateurs des hommes comme Georges Bernanos, Albert Cohen, Herbert George Wells ou encore Jules Roy.

La revue aura une telle importance qu'une édition spéciale sera même larguée sur la France en 1943 par la Royal Air Force (RAF). A travers cet événement, se trouve posée la question des engagements par la littérature et plus largement de la résistance par la diffusion, à l'extérieur du territoire français.



1 - Le combat par les mots

Entre 1940 et 1945, un certain nombre d'écrivains et d'artistes français quittent la France occupée pour s'exiler à l'étranger et entreprendre une défense des idées.

Au-delà de Londres, New-York, capitale du monde libre, attire particulièrement les intellectuels en exil, qu'ils soient journalistes ou écrivains.

En effet, outre-Atlantique, la parole peut devenir plus librement, résistante ou militante. C'est ainsi qu'Antoine de Saint-Exupéry, qui souhaite faire entrer les Etats-Unis dans le conflit, publie à New-York en 1942, *Pilote de guerre*, dans lequel il décrit l'âpreté de la bataille de France tandis que dans *Lettre à un otage*, il rend hommage à son pays persécuté et occupé.

Au-delà de ces écrits, c'est l'ensemble de la production française qui est également soutenue.

Ainsi, le célèbre éditeur Brentano's ouvre une section française tandis que de 1941 à 1944, ce sont plus de 200 auteurs français qui sont publiés à New-York parmi lesquels on compte André Gide, Joseph Kessel ou encore le célèbre résistant Vercors.

2 - Faire survivre l'esprit de la France

Au-delà des ouvrages, des écrivains font aussi entendre leurs voix à la radio. C'est le cas du journaliste Pierre Lazareff, qui de Londres, prend la tête de l'American Broadcasting System in Europe d'où il dirige des émissions à destination de l'Europe occupée. D'autres, par la témérité de leur engagement continuent de faire vivre la singularité de la vie intellectuelle française à l'étranger.

Ainsi, l'anthropologue Claude Lévi-Strauss fonde avec un petit groupe d'intellectuels, en plein cœur de New York, l'École Libre des Hautes Etudes, surnommée par les Américains la Free French University.

Cette université française à l'étranger (elle deviendra en France l'École des Hautes Etudes en Sciences Sociales) se donne pour ambition d'accueillir les intellectuels qui fuient l'Europe occupée.

Dotée de la revue Renaissance qui lui est propre, elle constitue en soit, un acte de résistance intellectuelle à la censure imposée par les nazis.

De retour en France à la fin de la guerre, certains écrivains comme André Breton, ont dû faire face aux critiques de ceux qui comme Louis Aragon et Elsa Triolet étaient restés et décernaient alors des Brevets de résistancialisme.

Focus

SAINT-EXUPÉRY ET CAMUS, « lettres à »

Antoine de Saint-Exupéry publie en juin 1943 (en même temps que Le petit Prince qui est dédié à Léon Werth) Lettre à un otage. Cette lettre est adressée à Léon Werth (1878-1955, romancier, essayiste et journaliste). Lorsque Saint-Exupéry s'adresse à Léon Werth il écrit « la France » et le « vous » devient « les français » qui sont otages. Cette lettre à un otage peut donc être lue à la fois comme une lettre adressée à Léon Werth et comme une lettre aux otages que sont les Français, une lettre à la France otage des occupants.

Un mois après, en juillet 1943, Albert Camus commence à publier clandestinement depuis Paris ses lettres à un ami allemand dans la Revue libre, puis à partir de décembre 1943-janvier 1944 dans les cahiers de la libération. Lui s'adresse directement à l'occupant, mais à travers « cet ami allemand » il s'adresse aux français qui subissent l'occupation. Le « vous » désigne chez Camus l'occupant nazi et le « nous » les français.

A leurs manières, Saint-Exupéry et Camus utilisent leur écriture pour mobiliser les français, les appeler à résister au découragement, à l'isolement, à l'occupation dans toutes ses dimensions (intellectuelle, militaire...). Les conforter dans l'espoir d'une victoire à laquelle ils contribuent en mobilisant les énergies et en se projetant dans un avenir victorieux.

Antoine de Saint Exupéry, lettre à un otage (Extrait)

« C'est sans doute pourquoi, mon ami, j'ai un tel besoin de ton amitié. J'ai soif d'un compagnon qui, au-dessus des litiges de la raison, respecte en moi le pèlerin de ce feu là. J'ai besoin de goûter quelquefois, par avance, la chaleur promise, et de me reposer, un peu au-delà de moi-même, en ce rendez-vous qui sera nôtre.

Je suis si las des polémiques, des exclusives, des fanatismes ! Je puis entrer chez toi sans m'habiller d'un uniforme, sans me soumettre à la récitation d'un Coran, sans renoncer à quoi que ce soit de ma patrie intérieure. Auprès de toi je n'ai pas à me disculper, je n'ai pas à plaider, je n'ai pas à prouver ; je trouve la paix, comme à Tournus. Au-dessus de mes mots maladroits, au-dessus des raisonnements qui me peuvent tromper, tu considères en moi simplement l'Homme. Tu honores en moi l'ambassadeur de croyances, de coutumes, d'amours particulières. Si je diffère de toi, loin de te léser, je t'augmente. Tu m'interroges comme l'on interroge le voyageur.

Moi qui éprouve, comme chacun, le besoin d'être reconnu, je me sens pur en toi et vais à toi. J'ai besoin d'aller là où je suis pur. Ce ne sont point mes formules ni mes démarches qui t'ont jamais instruit sur qui je suis. C'est l'acceptation de qui je suis qui t'a fait, au besoin, indulgent à ces démarches comme à ces formules. Je te sais gré de me recevoir tel que me voici. Qu'ai-je à faire d'un ami qui me juge ? Si j'accueille un ami à ma table, je le prie de s'asseoir, s'il boite, et ne lui demande pas de danser.

Mon ami ; j'ai besoin de toi comme d'un sommet où l'on respire ! J'ai besoin de m'accouder auprès de toi, une fois encore, sur les bords de la Saône, à la table d'une petite auberge de planches disjointes, et d'y inviter deux mariniers, en compagnie desquels nous trinquerons dans la paix d'un sourire semblable au jour.

Si je combats encore je combattrai un peu pour toi. J'ai besoin de toi pour mieux croire en l'avènement de ce sourire. J'ai besoin de t'aider à vivre. Je te vois si faible, si menacé, traînant tes cinquante ans, des heures durant, pour subsister un jour de plus, sur le trottoir de quelque épicerie pauvre, grelottant à l'abri précaire d'un manteau râpé. Toi si Français, je te sens deux fois en péril de mort, parce que Français, et parce que juif. Je sens tout le prix d'une communauté qui n'autorise plus les litiges. Nous sommes tous de France comme d'un arbre, et je servirai ta vérité comme tu eusses servi la mienne. Pour nous, Français du dehors, il s'agit, dans cette guerre, de débloquent la provision de semences gelée par la neige de la présence allemande. Il s'agit de vous secourir, vous de là-bas. Il s'agit de vous faire libres dans la terre où vous avez le droit fondamental de développer vos racines. Vous êtes quarante millions d'otages. C'est toujours dans les caves de l'oppression que se préparent les vérités nouvelles : quarante millions d'otages méditent là-bas leur vérité neuve. Nous nous soumettons, par avance, à cette vérité.

Car c'est bien vous qui nous enseignerez. Ce n'est pas à nous d'apporter la flamme spirituelle à ceux qui la nourrissent déjà de leur propre substance, comme d'une cire. Vous ne lirez peut-être guère nos livres. Vous n'écoutez peut-être pas nos discours. Nos idées, peut-être, les vomirez-vous. Nous ne fondons pas la France. Nous ne pouvons que la servir. Nous n'aurons droit, quoi que nous ayons fait, à aucune reconnaissance. Il n'est pas de commune mesure entre le combat libre et l'écrasement dans la nuit. Il n'est pas de commune mesure entre le métier de soldat et le métier d'otage. Vous êtes les saints. »

Saint-Exupéry (Antoine de), Lettre à un otage, notice de Françoise Gerbod, Paris, Gallimard, coll. Folio 2€, [1944] 2011, pp 69-73.

Albert Camus, lettres à un ami allemand (Extrait)

[...] Je le sais, vous nous croyez étrangers à l'héroïsme. Vous vous trompez. Simplement, nous le professons et nous en méfions à la fois. Nous le professons parce que dix siècles d'histoire nous ont donné la science de tout ce qui est noble. Nous nous en méfions parce que dix siècles d'intelligence nous ont appris l'art et les bienfaits du naturel. Pour nous présenter devant vous, nous avons dû revenir de loin. Et c'est pourquoi nous sommes en retard sur toute l'Europe, précipitée au mensonge dès qu'il le fallait, pendant que nous nous méfions de chercher la vérité. C'est pourquoi nous avons commencé par la défaite, préoccupés que nous étions, pendant que vous vous jetiez sur nous, de définir en nos cœurs si le bon droit était pour nous.

Nous avons eu à vaincre notre goût de l'homme, l'image que nous nous faisons d'un destin pacifique, cette conviction profonde où nous étions qu'aucune victoire ne paie, alors que toute mutilation de l'homme est sans retour. Il nous a fallu renoncer à la fois à notre science et à notre espoir, aux raisons que nous avions d'aimer et à la haine où nous tenions toute guerre. Pour vous le dire d'un mot que je suppose que vous allez comprendre, venant de moi dont vous aimiez serrer la main, nous avons dû faire taire notre passion de l'amitié.

Maintenant cela est accompli. Il nous a fallu un long détour, nous avons beaucoup de retard. C'est le détour que le scrupule de vérité fait faire à l'intelligence, le scrupule d'amitié au cœur. C'est le détour qui a sauvegardé la justice, mis la vérité du côté de ceux qui s'interrogeaient. Et sans doute, nous l'avons payé très cher. Nous l'avons payé en humiliations et en silences, en amertumes, en prisons, en matins d'exécutions, en abandons, en séparations, en faims quotidiennes, en enfants décharnés, et plus que tout en pénitences forcées. Mais cela était dans l'ordre. Il nous a fallu tout ce temps pour aller voir si nous avions le droit de tuer des hommes, s'il nous était permis d'ajouter à l'atroce misère de ce monde.

Et c'est ce temps perdu et retrouvé, cette défaite acceptée et surmontée, ces scrupules payés par le sang, qui nous donnent le droit, à nous Français, de penser aujourd'hui, que nous étions entrés dans cette guerre les mains pures - de la pureté des victimes et des convaincus - et que nous allions en sortir les mains pures - mais de la pureté, cette fois, d'une grande victoire remportée contre l'injustice et contre nous-mêmes.

Car nous serons vainqueurs, vous n'en doutez pas. Mais nous serons vainqueurs grâce à cette défaite même, à ce long cheminement qui nous a fait trouver nos raisons, à cette souffrance dont nous avons senti l'injustice et tiré la leçon. Nous y avons appris le secret de toute victoire et si nous ne le perdons pas un jour, nous connaîtrons la victoire définitive. Nous y avons appris que contrairement à ce que nous pensions parfois, l'esprit ne peut rien contre l'épée, mais que l'esprit uni à l'épée est le vainqueur éternel de l'épée tirée pour elle-même. Voilà pourquoi nous avons accepté maintenant l'épée, après nous être assurés que l'esprit était avec nous. Il nous a fallu pour cela voir mourir et risquer de mourir, il nous a fallu la promenade matinale d'un ouvrier français marchant à la guillotine, dans les couloirs de sa prison, et exhortant ses camarades, de porte en porte, à montrer leur courage. Il nous a fallu enfin, pour nous emparer de l'esprit, la torture de notre chair. On ne possède bien que ce qu'on a payé. Nous avons payé chèrement et nous paierons encore.

Mais nous avons nos certitudes, nos raisons, notre justice : votre défaite inévitable. [...]

Juillet 1943 »

Camus Albert, lettres à un ami allemand, Gallimard-Folio, [1948] 2009, pp. 26-29.

5.6. Le cinéma et les arts du spectacle

Afin d'assurer le calme et donc l'ordre public en satisfaisant en partie les besoins d'évasion et de loisirs de la population française, les autorités allemandes et le gouvernement de Vichy procèdent, tant dans la zone occupée, que dans la zone rattachée et dans zone « libre », à la réouverture des théâtres, cinémas, music-halls et cabarets dès juin 1940 à Paris, dès juillet 1940 à Lille.

À partir de juillet 1940, le cinéma et les arts du spectacle sont strictement encadrés par une double censure qui s'applique non seulement aux créations mais aussi aux métiers du spectacle en général. En zone occupée, le Dr Dietrich, chef de la Propaganda Abteilung* rattachée à la Wehrmacht*, entend faire passer toute la filière cinématographique sous la tutelle allemande par, entre autres, la réquisition des studios, des salles, la création de la Continental-Films, société de droit français à capitaux allemands, et le contingentement du celluloid des pellicules.

Inquiet de cette mainmise de l'occupant, le gouvernement de Vichy se hâte de mettre en place une législation qui réorganise complètement le cinéma par la création le 2 novembre 1940 du Comité de l'Industrie Cinématographique (COIC). Surtout, il est le seul à délivrer une Carte d'Identité Professionnelle obligatoire pour tous les métiers du spectacle, y compris en zone occupée, renouvelable tous les 3 mois, ce qui permet d'étendre la législation antijuive à tous les métiers du spectacle.

1 - Une Résistance « sous couverture »

Frappés par ces mesures draconiennes, en zone occupée, comme en zone « libre » des professionnels du cinéma et du spectacle fondent des mouvements ou des réseaux de résistance qui recrutent dans leur profession, et poursuivent leur activité sous la botte nazie.

Le réalisateur Jean- Paul Le Chanois (pseudonyme de Jean-Paul Dreyfus), militant communiste depuis 1933, a plusieurs films à son actif (*La vie est à nous*, 1936) quand il fonde en décembre 1940 le « Réseau des syndicats ».

C'est par son intermédiaire que le réseau infiltre la Continental-Films, où le cinéaste est embauché comme scénariste, avant d'entrer dans la clandestinité et de réaliser en 1944, Au cœur de l'orage, à la gloire des Résistants.

Devenu « Comité de salut public du cinéma français », le réseau réalise en 1943 des prises de vue clandestines de Paris occupé et les transmet à Londres.

Des réalisateurs comme Jean Grémillon et Jacques Becker, des acteurs dont les célèbres Pierre Blanchar et André Luguet entrent en résistance à la section cinéma du Front National fondée en 1942 qui publie une revue clandestine, *L'Écran français*.

Le groupe OPERA, rassemble principalement des fonctionnaires d'obédience gaulliste qui travaillent notamment au COIC et le noyautent. En 1943, ces groupes de résistants sont unifiés dans le Comité de libération du cinéma français, rattaché au CNR, et préparent un film sur la libération de Paris qui passe dans les salles dès le 28 août 1944.

Un Front National se forme aussi dans le milieu théâtral derrière Jean-Paul Sartre, Pierre Dux et Armand Salacrou. Il édite une revue clandestine, La Scène française.

La zone « libre », malgré les difficultés, apparaît comme un refuge, en particulier pour les exclus de la profession par la législation antijuive. La production se poursuit dans les studios marseillais du Prado et de La Victorine à Nice et les films anglo-saxons sont projetés, jusque fin 1942.

L'organisation clandestine « 14 juillet » est fondée en 1942 par Pierre Alekan. Cette organisation rassemble des membres de la filière cinéma recrutés le plus souvent par Henri Alekan (frère de Pierre).

En dehors des activités clandestines de renseignement, faux papiers, diffusion de littérature clandestine, ce réseau utilise les compétences de ses membres pour photographier ou filmer illégalement pour le compte de la Résistance : des photographies de Toulon et des lignes de défense ennemies sont envoyées à Londres via l'Espagne.



Première page du numéro 1 de « L'Écran français » qui paraît clandestinement en décembre 1943. Le mouvement se veut le véritable mentor de la profession, publie des listes noires, dénonce les collaborateurs et critique les films français produits par la Continentale. Dans ce numéro 1, ses auteurs, Georges Adam et Pierre Blanchar se livrent à une critique virulente du film d'Henri-Georges Clouzot, *Le Corbeau*. Cette revue d'inspiration communiste, intégrée aux *Lettres françaises clandestines*, prépare aussi l'après-guerre de la profession et sort librement le 4 juillet 1945.

Collection ENF

2 - Des créations sous contrôle

Aux spectateurs en quête de distraction, d'oubli des difficultés quotidiennes et d'évasion, sont présentés des films et spectacles soumis au contrôle des autorités de tutelle.

Pas moins de 3 visas sont nécessaires pour projeter un film qui ne doit pas porter atteinte aux intérêts allemands, respecter la morale et si possible « contribuer au redressement français ».

Sont donc interdits les films américains (sauf en zone non occupée). Les pièces de théâtre sont « déjudaisées » (sic). Le cinéma se doit d'être intemporel, ne pas traiter de la situation militaire et proscrire les trois couleurs nationales des écrans

3 - Servir la Résistance dans la France occupée

Si tous les films sont scrupuleusement examinés, quelques séquences passent parfois « à travers les mailles du filet », comme dans « Pontcarral, Colonel d'Empire » (Jean Delannoy, 1942). C'est l'acteur Pierre BLANCHARD qui incarne Pontcarral. Malgré la censure, quelques scènes et quelques répliques ont « échappé » au couperet.

Parlant de l'empereur Napoléon Ier son personnage déclare : « Notre soleil s'est couché. Nous avons tous froid maintenant! » (on retrouve cette réplique dans Le Colonel Chabert, tourné en 1943).

Et surtout : « Il est temps de sortir la France de ses humiliations, de rendre à son drapeau un peu de gloire. »

Les spectateurs ne s'y sont pas trompés. Le film est classé 1er pour les recettes en 1942 et des résistants choisissent « Pontcarral » comme pseudonyme. Le film n'a pas été réédité en dvd mais un extrait est disponible sur www.youtube.com

Au Cœur de l'Orage est réalisé à partir de séquences authentiques tournées dans le Maquis du Vercors par des opérateurs clandestins dirigés par Jean-Paul Le Chanois. On y trouve aussi des images d'archives des actualités alliées et allemandes, ainsi que des scènes reconstituées.

Fournie par les laboratoires Lumière de Lyon, les pellicules furent cachées au moment de l'assaut du maquis et récupérées par Le Chanois après la Libération. Ce film, distribué en 1948, montre l'organisation, le développement et les faits d'armes de la Résistance, les attaques, les repréailles et les actes de barbarie allemands.

Il est le seul film sur la Résistance tourné sous l'Occupation. Les 8 premières minutes sont consultables gratuitement sur le site de l'INA (la version complète est payante).

4 - Joséphine Baker et Jean Gabin des « stars » au sein de la France Libre

Joséphine Baker, star du music-hall devenue française en 1937, est recrutée par Jacques Abtey pour le service du contre-espionnage français dès 1939. Pendant la « Drôle de guerre », elle chante pour les soldats et se mobilise pour la Croix Rouge. Parallèlement, elle se sert de ses relations et de sa notoriété pour se faire inviter aux réceptions des ambassades afin de recueillir des informations : c'est ainsi qu'elle obtient des renseignements sur les mouvements de troupes allemandes et les intentions de Mussolini au début de la guerre. Titulaire d'un brevet de pilote, elle s'engage dans le corps des Infirmières Pilotes Secouristes de l'Armée de l'Air pour masquer ses activités de contre-espionnage.

Interdite de scène après la défaite de 1940, elle rejoint la France Libre après l'appel du 18 juin : on lui demande de « couvrir » Jacques Abtey qui devient « un artiste accompagnant Mlle Baker ». Sous couvert de tournées musicales, elle organise des filières de renseignement et transmet des informations.

En 1941, elle s'installe à Alger et poursuit sa double activité jusqu'à la fin de la guerre, versant ses cachets à la France Libre.

Elle reçoit la Médaille de la Résistance en 1946, la Croix de Guerre avec palmes puis la Légion d'Honneur pour les services rendus. Quand la guerre éclate, Jean Gabin est la grande « star » masculine du cinéma français.



Joséphine Baker aux Folies Bergère en 1927.
Collection Sheldon Concert Hall, St Louis Museum

Après la défaite, il s'exile aux États-Unis. C'est de là, qu'en 1943, il rejoint, non sans difficultés, la France Libre. Second maître de marine, c'est cependant aux commandes d'un char baptisé « Souffleur II » que l'acteur effectue la fin de la campagne de la division Leclerc, de Royan à Berchtesgaden. Son action lui vaut la Médaille militaire.

Robert Lynen est un jeune acteur qui a incarné, avant la guerre, « Poil de Carotte » dans le film de Duviol. Dès 1940, il s'engage dans l'action clandestine à Marseille puis devient agent de liaison dans le réseau Alliance. En 1943, il est arrêté avec tout le secteur marseillais du réseau, torturé, transféré en Allemagne et exécuté en avril 1944 : il avait 23 ans.

7. Sauver la Beauté du Monde

1 - Pillage et spoliation des œuvres d'art

Certains membres de l'Etat-Major allemand sont de grands amateurs d'art, dont Göring qui est un grand collectionneur. Hitler veut créer un gigantesque Musée des Beaux-Arts à Linz.

Le 17 septembre 1940 est créée l'Einsatzstab Reichsleiter Rosenberg (ERR), organisation culturelle du parti nazi commandée par le ministre du Reich Alfred Rosenberg. Son objectif est de repérer puis confisquer livres, archives et documents au profit de l'Institut de recherches sur la « question juive ».

Dès la mi-novembre sont confisquées les collections d'œuvres d'art de réputation internationale de Alphonse Kahn, Paul Rosenberg, Famille Rothschild. Le Musée du jeu de Paume à Paris est une plaque tournante de l'opération. Il devient un garde meuble de luxe, une gare de triage des œuvres d'art pillées et spoliées. Photo du camion au Jeu de Paume

2 - Rose Valland : une « résistante sur le front de l'art »

Attachée de conservation au Musée du Jeu de Paume Rose Valland est témoin du pillage méthodique du patrimoine artistique français. Elle tient une comptabilité secrète de chaque objet spolié (nature, origine, destination).

Ces informations sont transmises aux Alliés et notamment à l'officier américain chargé des Beaux-Arts de l'armée Patton. Ainsi il est possible d'éviter les bombardements et les destructions des dépôts, ainsi que leur pillage pendant la progression des armées alliées.

Le départ du dernier train chargé d'œuvres d'art le 1^{er} août 1944 a été bloqué et les notes de Rose Valland sont utilisées lors des procès des principaux responsables comme preuves.

La commission de récupération des Œuvres d'art est créée en novembre 1944. Rose Valland en est la secrétaire. Elle dirige alors les services français du 1^{er} mai 1945 à mars 1953 en Allemagne : 60 000 œuvres d'art récupérées dont 45 000 restituées à leurs ayant-droits.



Rose Valland (à droite). Collection Kulturgeschichtliche

8. Des peintres contre la Barbarie



Félix Nussbaum, Autoportrait au passeport juif, huile sur toile, vers 1943.
Collection musée d'Art et d'Histoire du Judaïsme d'Onsabrück.

1 - Felix Nussbaum : témoin des persécutions antisémites

Né en 1904 à Onsnabrück, dans une famille de la bourgeoisie juive allemande, il étudie les Beaux-Arts à Hambourg et à Berlin.

A l'image d'Otto Dix, de George Grosz et de Max Beckmann, il se veut « le guetteur inquiet de la menace qui rôde ». Mis au ban de la société avec l'arrivée de Hitler au pouvoir, il part en exil en Italie, en Suisse, en France et finalement en Belgique.

Après l'invasion de la Belgique, l'artiste est interné au camp de Saint-Cyprien dans les Pyrénées orientales ; Il s'évade et rejoint Paris, puis Bruxelles. Il y vit dans la clandestinité avec son épouse Felka Platek.

L'artiste se sent dans une impasse, devant présenter sa carte d'identité où son lieu de naissance, l'Allemagne, est effacé. Sans nationalité. Les mots « JUIF-JOOD », surimprimés en rouge. Il se présente en juif pourchassé, en quête d'identité.

Focus

NUSSBAUM DE MALINES À AUSCHWITZ

Les destins des communautés juives de Belgique et du Nord et du Pas-de-Calais sont liés car soumis à l'occupation militaire sous une autorité commune, celle du général Alexander von Falkenhausen, Militärbefehlshaber (commandant militaire, gouverneur de la Belgique et du Nord de la France).

Dès octobre 1940 les premières ordonnances allemandes antijuives amorcent le processus d'exclusion et à terme d'extermination de la communauté juive de Belgique et du Nord de la France : Ci-contre : La fiche du Registre des Juifs (JR) de Félix Nussbaum. Depuis décembre 1940 l'enregistrement au Registre était obligatoire pour tous les Juifs en Belgique de plus de 15 ans. On compte alors environ 65 000 juifs en Belgique (dont seulement 4 300 de nationalité belge). 90 % d'entre eux vivent à Bruxelles ou Anvers, d'où l'intérêt stratégique de la caserne Dossin à Malines à mi-chemin entre ces deux agglomérations. Après cette première phase de recensement, d'interdictions multiples qui conduisent à affaiblir, fragiliser, spolier et stigmatiser la communauté juive, une nouvelle phase débute en Belgique après janvier 1942 (conférence de Wannsee), la mise en œuvre de la « Solution finale ».

REGISTRE DES JUIFS
JODENREGISTER

Nom : **MUSSBAUM**
 Prénoms : **Félix**
 Né à **Gembruck**, le **11/12/1895**
 Adresse : **Bruxelles, rue Archimède, 22**

JUIF

Profession : **artiste peintre** Nationalité : **allemande** Religion : **Juifs**
 Etat civil : **époux PLATZ, Fajga** Godolient :
 né à **Varsovie** le **3/1/1899**
 de **MUSSBAUM, Philippe**
 né à **Emden (All.)** le **22/8/1872**
 de **VAN DYK, Rahel**
 née à **Bunde** le **14/3/1871**
 de **MUSSBAUM, prénom ignoré**
 né à **ignoré** le
 de **COSSMIS, prénom**
 né à **Emden (All.)** le
 de **VAN IYA, Samuel**
 né à **ignoré** le
 de **RISZ, prénom ignoré**
 né à **ignoré** le

ajoute nationalité allemande le 11/12/1895

Arrivé en Belgique le **2 février 1935** venant de **Rome (Italie)**
 Angekomen in België den **2 februari 1935** komende van
 Résidence successive en Belgique :
 Aankersuccessieve verblijfsplaatsen in België :

1. **Ostende** 4. 7. 10.
 2. **Bruxelles** 3. 6. 11.
 3. 5. 8. 12.
- Déclaré à **Bruxelles** le **24 décembre** 1935 O.
 Verklaard te **Bruxelles** den **24 december** 1935 O.

Signature :
 Handtekening van
 de chef de ménage :
 gezinshoofd

Un camp de rassemblement pour la déportation des Juifs est alors ouvert, le 27 juillet 1942, dans la caserne Dossin à Malines. Ce camp de rassemblement joue alors, pour le commandement militaire allemand de Bruxelles, un rôle identique à celui de Drancy pour le commandement de Paris. Félix Nussbaum et Felka Platek sont dénoncés puis arrêtés en juin 1944 avant d'y être interné.

Ci-dessous :

Extrait de la liste de déportation (TL) du convoi XXVI.

A leur arrivée à la Caserne Dossin le 21 juin 1944 Felix Nussbaum et son épouse Fajga Platek ont été inscrits sous les numéros 284 et 285 de la liste du convoi XXVI.

Extrait de la liste de déportation du convoi XXVI, ©
Direction-générale Victimes de la Guerre, Bruxelles.

XXVI. Transport		- 19 -	
282. ✓	Friedman Samuel	9.12.99 Nagyasszöllös	stl. Dekorationsmaler ✓
283. ✓	Boekman Emanuel	27.7.07 Amsterdam	stl. Angestellter ✓
X 284. ✓	Nussbaum Felix	11.12.04 Osnabrück	stl. Kunstmaler ✓
X 285. ✓	Nussbaum - Platek Fajga	3.1.99 Warschau	stl. Kunstmalerin ✓
X 286. ✓	Rosenstein Bernard	5.8.17 Brüssel	stl. Kellner ✓
X 287. ✓	De Moer Marcel	21.10.21 Antwerpen	stl. Zimmermann ✓
X 288. ✓	Rosenfeld - Wasserman Ruchla	24.8.05 Piarzeczno/Warschau	stl. Schneiderin ✓
X 289. ✓	Novak - Schlugleit Louise	24.8.87 Antwerpen	stl. Hausfrau ✓
X 290. ✓	Schlugleit Dora	26.6.98 Antwerpen	stl. Dr. in Staatswissenschaften ✓
X 291. ✓	Seyffers Leon	29.10.85 Brüssel	stl. Kaufmann ✓
X 292. ✓	Seyffers - Krellstein Sarah	10.12.99 Brüssel	stl. Hausfrau ✓
X 293. ✓	Seyffers Maxime	31.8.29 Brüssel	stl. Schüler ✓
X 294. ✓	Seyffers Myriam	10.5.31 Brüssel	stl. Schülerin ✓
X 295. ✓	Sadowski Joseph	9.12.92 Zytomir	stl. Hutmacher ✓
X 296. ✓	Sadowski - Brawerman Ida	7.8.98 Zytomir	stl. Hausfrau ✓

Ce train est le dernier convoi de déportation partant de Belgique. Il a quitté Malines le 31 juillet 1944 et est arrivé à Auschwitz-Birkenau le 2 août 1944. Il n'y a pas de trace dans les archives d'Auschwitz de Fagja Platek après son arrivée.

Sachant que la majorité des déportés de ce convoi ont été gazés dès leur arrivée, il est malheureusement plus que plausible qu'elle ait connu le sort de cette majorité.

Felix Nussbaum a reçu un numéro d'immatriculation au moment de l'arrivée, le «B-3594».

Ce numéro faisait partie d'une liste contenant les numéros de matricule des prisonniers inscrits à l'hôpital d'Auschwitz le 20 septembre 1944.

Il est avéré qu'il a été sélectionné comme travailleur forcé à l'arrivée et qu'il a survécu au moins 7 semaines. Les archives perdent sa trace après le 20 septembre 1944, mais le taux de mortalité dans « l'hôpital » d'Auschwitz combiné aux sélections régulières pour la chambre à gaz permettent la certitude de son décès en déportation.

Ces notices biographiques et les documents originaux présentés ont été réalisés à partir des recherches de M. Dorien Styven, archiviste de Malines que nous remercions.

La « Kaserne Dossin est un Mémorial, un musée et un centre de documentation sur l'holocauste et les droits de l'homme » inauguré en 2012.

www.kazernedossin.eu

2 - L'œuvre d'art comme moyen de Résistance.

Georges Charles (1902-1944) est électricien à Boulogne-sur-Mer et est un peintre amateur. Entré dans la Résistance dès novembre 1941, il fait partie du réseau de renseignement Alliance sous le pseudo de « Marsouin ».

En tant qu'électricien, il est embauché à l'électrification des forts du Mur de l'Atlantique. En tant que peintre amateur, ses toiles sont appréciées par les Allemands. Il profite de cette double couverture pour prendre des photos grâce à un appareil dissimulé dans un pot de peinture à double fond.

Alors qu'il est arrêté en possession de photos des rampes de lancement des V1 et V2, il utilise son arme pour se protéger. Accusé « d'intelligence avec l'ennemi, espionnage aggravé et rébellion armée », il est fusillé à Bondues le 16 janvier 1944.



Georges Charles (1902-1944).

Coll. Musée de la Résistance de Bondues.

9. De l'écriture intime...

De la survie au non consentement

1 - Les journaux intimes

En 1942, Hélène Berr a 21 ans ; elle prépare l'agrégation d'anglais. Elle reprend un Journal commencé en 1940, qu'elle tient jusqu'à son arrestation le 8 mars 1944. Elle est internée à Drancy puis déportée à Auschwitz avec ses parents.

Dans la première partie, son Journal est le confident d'une jeune fille qui délibère sur ses sentiments. A partir du 1er juin, s'ajoute une fonction mémorielle et testimoniale, dont le port de l'étoile jaune est le déclencheur. L'horreur doit être racontée, pour plus tard.

« Lundi 27 avril- A la bibliothèque, j'ai revu ce garçon aux yeux gris ; à ma grande surprise, il m'a proposé de venir écouter des disques jeudi ; (...) Il s'appelle Jean Morawiecki. Avant de le savoir, je lui avais trouvé l'air slave, l'air d'un prince slave. », 1942, page 37.

« Lundi 8 juin- C'est le premier jour où je me sente réellement en vacances. (...) Le premier jour aussi où je vais porter l'étoile jaune. Ce sont les deux aspects de la vie actuelle : la fraîcheur, la beauté, la jeunesse de la vie, incarnée par cette matinée limpide ; la barbarie et le mal, représentés par cette étoile jaune. », 1942, page 55.

« 10 octobre- A chaque heure de la journée se répète la douloureuse expérience qui consiste à s'apercevoir que les autres ne savent pas, qu'ils n'imaginent même pas les souffrances d'autres hommes, et le mal que certains infligent à d'autres. (...) Il faudrait donc que j'écrive pour pouvoir plus tard montrer aux hommes ce qu'a été cette époque. », 1943, pages 185 et 187.

Beaucoup de journaux intimes sont écrits pendant cette période. Leur première fonction est d'exprimer un mal-vivre, la sensation de se trouver coupé du monde: l'écriture permet aux diaristes de faire le point sur eux, les autres, la situation, et de tenir.

Ainsi, Charles d'Aragon, journaliste, dès la débâcle se « raccroche » à son journal, qu'il tient jusqu'en août 1942. Ces journaux présentent une chronique de la vie quotidienne, mais aussi son dépassement. Ils dressent un bilan, affirment le droit de penser et de porter un jugement, le refus d'abdiquer : rester soi et survivre moralement.

2 - Les journaux collectifs

Le Canard interné est un journal collectif du camp de Saint-Sulpice (Tarn). Son but est clairement affirmé :

se préserver et survivre en vue du combat à venir. Le 1er janvier 1944 paraît le 1er numéro ; après les geôles, les barbelés :

« Le camp est certes un moindre mal, mais un danger guette celui qui ne résiste pas : devenir la proie de la torpeur et de l'enlèvement et l'asphyxie morale où mène la vie d'un camp. Ce journal aura rempli sa modeste tâche s'il contribue (...) à maintenir le moral de nos camarades. Savoir rire aujourd'hui c'est savoir combattre demain ».

Maison de Bois Le 12 février 1944

Ma femme chérie mon cher petit
Ma première lettre et aussi ma dernière
Cela est fait je suis malade cet après
midi à quatre heures j'ai donc écrit
quelques heures avant de disparaître
Je tiens à te demander pardon
De la peine que je te cause et de la
situation difficile dans laquelle je te
laisse tu devras être dorénavant être
forte pour ceux qui élèvent nos enfants
Je sais mon amour
Toujours mon cœur mes chers enfants
Ma tête chérie plus jamais je ne
pourrai voir ni même sentir
ce que j'ai été infirme
Et je vais tâcher de finir courageusement
Et toi mon fiancée adresse une
légère postume élève nos enfants
dans le sentiment de l'honneur
Et le culte du souvenir de leur père
Dis à mes chers parents que je leur
demande bien pardon. adieu

3 - La correspondance

La correspondance : les lettres, écrites et reçues, sont une bouée de sauvetage pour beaucoup d'internés : elles sont le dernier fil qui les relie à leur vie. Certains détenus deviennent des « écrivains », souvent assidus. Alors qu'on n'a droit qu'à une lettre quotidienne, écrite en français, Mordka Rotgold écrit du camp de Beaune-la-Rolande à son épouse presque tous les jours et en yiddish, malgré les risques de sanction.

Dernière lettre de René Beauvois, fusillé au fort de Bondues le 9 février 1944. Coll. Musée de la Résistance, Bondues

Ce courage lui permet de maintenir le seul lien qui le sauve de la résignation ou du désespoir.

Les dernières lettres, écrites par des otages ou des résistants condamnés à mort ont une double fonction : elles permettent de « survivre » dans l'attente de l'exécution. Et en revendiquant un idéal humain, elles affirment un courage qui est un dernier acte de résistance.

10. à la Littérature...

1 - La Poésie

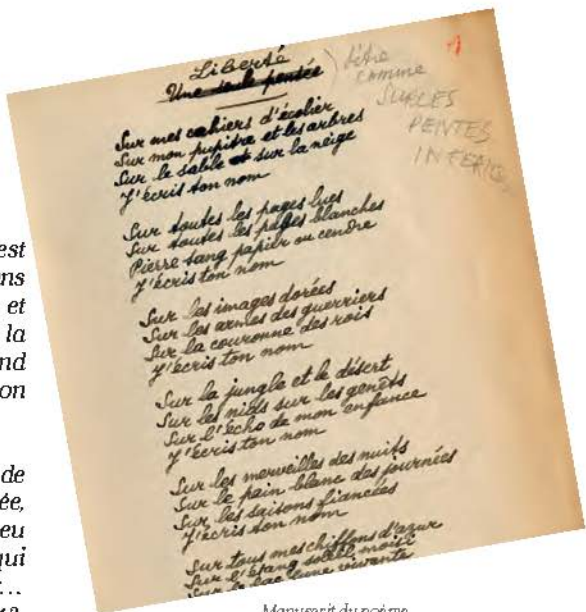
Liberté, poème de Paul Eluard est imprimé en septembre 1942 à Paris dans un opuscule semi clandestin, Poésie et Vérité 1942. Exposé dans la vitrine de la librairie Gallimard, un officier allemand remarque la plaquette et demande son retrait immédiat.

Le poème est déjà paru dans le n°22 de Fontaine, sous le titre Une seule pensée, grâce à l'ennui du censeur qui n'a pas eu le courage de le lire jusqu'au bout et qui en est resté à l'idée d'un poème d'amour... ce qu'il devait être au départ. En 1943, le poème est parachuté par la RAF à des millions d'exemplaires sur le territoire français. Il devient rapidement une sorte d'hymne de la Résistance intellectuelle.

La poésie est d'abord une écriture privée, qui aide à survivre. Mais elle est aussi le vecteur principal de la littérature de résistance : la pénurie de papier fait privilégier les textes courts et son contenu même peut être plus facilement à double sens. Les mots des poètes se retiennent et se transmettent plus facilement.

Dès l'automne 1940, Jean Paulhan compose des quatrains anti-Pétain ou anti-Laval, sur des petits bouts de papier, abandonnés sur une table de café, dans la rue, à un guichet de poste.

Les textes poétiques sont plus faciles à détourner, devenant parodies ou pastiches au message politique clair pour beaucoup.



Manuscrit du poème.
Coll. Musée de la Résistance nationale

Exemple de Parodie,
(tract trouvé dans le Jura en 1941)

« Les conquérants

Comme un vol de gerfauts
hors du charnier natal

Fatigués des ersatz qui nourrissent
à peine

De Brême et de Hambourg, rouliers
et capitaines

Partaient, ivres d'un rêve héroïque
et brutal. (...)

J. M. de Heredia 1941 »

Aragon théorise la littérature de contrebande, écriture à double sens (c'est-à-dire l'art de ruser avec les mots pour dire des choses interdites), ce qui permet de passer le barrage de la censure. Cela peut dériver vers le jeu littéraire.

« Collaboration » est un poème qui se lit à double sens : horizontal et vertical, proposant le « double jeu » comme modèle de comportement pour tous les Français (Bruno Leroux, *Ecrire sous l'Occupation*). Les jeux, très accessibles, permettent aussi à un grand nombre de s'emparer de la langue pour exprimer leur non-consentement face à l'Occupation.

« Le nouvel alphabet
 La nation ABC
 Les places fortes OQP
 La gloire FAC
 Les provinces CD
 Le peuple EBT
 Les Lois LUD
 La justice HT
 Le prix de la vie LV
 La ruine HV
 La honte VQ
 Mais l'ESPOIR RST
 Prière de faire circuler. »

« Aimons et admirons le chancelier Hitler,
 L'éternelle Angleterre est indigne de vivre,
 Maudissons, écrasons le peuple d'outre-mer
 Le nazi sur la terre sera seul à survivre (...) »

Les Editions de Minuit, première maison d'édition clandestine, sont créées par Pierre de Lescure, en 1941 avec Jean Bruller (Vercors). « (...) s'il ne s'exprime pas, l'esprit meurt. », dit P de Lescure dans la préface du premier titre, en 1942 : *Le Silence de la mer*, de Vercors.

La nouvelle se passe en 1941 ; un vieil homme et sa nièce hébergent un officier allemand. Celui-ci, courtois et cultivé n'arrive pas à rompre leur mutisme qui est l'expression de leur patriotisme : le silence comme résistance.

Le 14 juillet 1943, paraît *L'Honneur des poètes*. P. Seghers, P. Eluard, J. Lescure rassemblent dans un recueil une vingtaine de poètes, car la poésie a le premier rôle dans la guerre des mots.

Ce cœur qui haïssait la guerre...
 Ce cœur qui haïssait la guerre voilà
 qu'il bat pour le combat et la bataille !
 (...)
 Pourtant ce cœur haïssait la guerre
 et battait au rythme des saisons,
 Mais un seul mot : Liberté a suffi à
 réveiller les vieilles colères
 Et des millions de Français se préparent
 dans l'ombre à la besogne que l'aube
 proche leur imposera.
 Car ces cœurs qui haïssaient la guerre
 battaient pour la liberté au rythme
 même des saisons et des marées, du jour
 et de la nuit.

Robert Desnos, Sous le pseudonyme de Pierre Andier, In *L'Honneur des poètes*, Editions de Minuit clandestines.

La plupart des textes et poèmes sont publiés dans des revues, légales ou clandestines. Messages, revue légale, est dirigée par le poète Jean Lescuré.

Elle est un porte-parole de la « Résistance lyrique », d'une littérature non politique de la résistance.

Son numéro intitulé « Domaine français réunit plus de cinquante auteurs importants, qui collectivement, font assumer « à la littérature française l'honneur de l'insoumission ».

Les Lettres françaises, revue clandestine, sont fondées par Jacques Decour en 1941. Elles deviennent l'organe du CNE, leur « instrument de combat » (J. Decour), l'écriture étant leur propre arme.

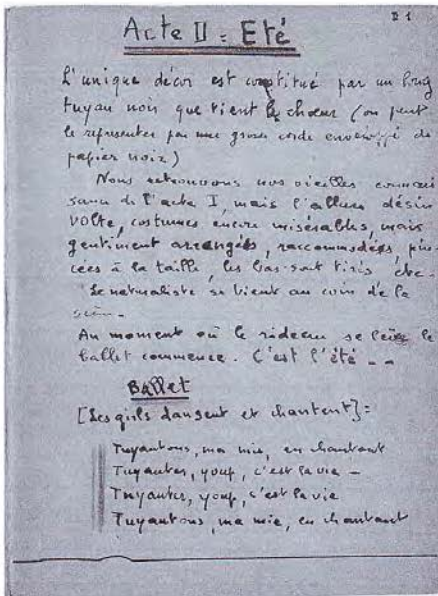
Le théâtre est trop exposé pour être résistant. Les vrais textes de combat sont donc des poèmes, des essais, des pamphlets, littérature légale de contrebande, ou publiée dans la clandestinité.



Coll. Musée de la Résistance, Bondues

11. Se taire est impossible Ou Des voix dans la Nuit...

« Le Verfügbar aux Enfers » de Germaine Tillion,
publié aux Editions de La Martinière, 2004



Germaine TILLION
Coll. Association Germaine Tillion

1 - Le Verfügbar aux Enfers ou résister par le rire

Ethnologue, résistante de la première heure, été 1940, rattachée au groupe du Musée de l'Homme à Paris, Germaine Tillion est arrêtée en août 1942, puis déportée NN* en octobre 1943 à Ravensbrück.

Elle est « décidée à demeurer partout l'ennemie de ses ennemis, et non seulement leur victime ».

Elle refuse donc de travailler pour les allemands et se cache pour échapper aux corvées et aux colonnes de travail.

Le Verfügbar aux Enfers est une opérette écrite à l'automne 1944, in situ, grâce à l'encre et au papier fournis par Vlasta Stachova, détenue tchèque qui travaillait au Bauleitung (service des bâtiments du camp). Elle s'inspire d'une opérette d'Offenbach « Orphée aux Enfers » et met en scène un entomologiste confronté à un insecte inconnu :

le verfügbar (déportée disponible pour les corvées). Sur des airs d'opérettes et de chansons populaires, elle décrit ses mésaventures et ses déconvenues dans un esprit d'autodérision, et d'observation des faits. Les airs sont chantés dans le camp et devant le Revier*.

*Sur l'air de » Au clair de la Lune » :
Notre sex-appeal
Était réputé
Aujourd'hui la pile
Est bien déchargée »*

Ou « le verfügbar est classé dans la famille des gastéropodes, « car il a l'estomac dans les talons, ce que personne ne peut nier... »

2 - Des chants pour survivre

Lili Leignel, déportée à 11 ans à Ravensbrück, reprend le chant composé dans le Block 31 où étaient internées Geneviève Anthonioz de Gaulle et Martha Desrumeaux

*Sur l'air de « Je chante » popularisé par Charles Trenet
« On souffre, on souffre, soir et matin,
On souffre, on meurt de faim
On pleure car on nous a séparées
Des êtres bien-aimés, que nous avons quittés.....*

*De Gaulle, vient vite nous sauver d'ici,
De Gaulle, je t'en supplie,
Si tu ne viens pas, nous serons tous à plat
De Gaulle, ne nous oublie pas !*

Les cérémonies patriotiques ou politiques et les fêtes religieuses sont l'occasion de se retrouver.

Témoignage de Geneviève Anthonioz de Gaulle :

«Tandis que nous marchions en titubant de fatigue entre les baraques sombres... m'obsédait la certitude que... c'était la destruction de notre âme qui était au programme de l'univers concentrationnaire.»

Geneviève Anthonioz de Gaulle, La traversée de la nuit. 1998

3 - Des poèmes venus de l'Enfer

Claude Bourdet(1909-1996) ingénieur, démobilisé en août 1940, il entre en contact avec Henry Frenay en janvier , chef du mouvement Libération nationale pour les Alpes maritimes. Il a créé en Service du Noyautage des administrations publiques fin 1942.

Participe à la création des MUR et succède à Frenay en juin 1943. Arrêté en mars 1944, il est déporté à Fresnes, Sachsenhausen puis Buchenwald

*Tu es venu vers moi
Un soir que ma faim criait
Par mes yeux égarés
Mes mains tremblantes.*

*Tu es venu vers moi et m'as dit simplement
De ton drôle d'accent :
« Camarade »*

*Puis la nuit longue est venue
Coupée des feux de notre espoir,
Et tes yeux m'ont suffi, certains jours,
Tes yeux où je lisais la dure certitude d
De ceux qui veulent la vie*

*Maintenant la lutte nous a scellés,
Patiemment nous avons vécu,
Patiemment nous avons œuvré.
Déjà un gazon d'aube
Descelle les ruines.*



Dessin de
"jeunes filles chantant"
de Tolkatchev 1946
à Auschwitz, crayon
sur papier.
Collection Yad Vashem

Liberté Claude Bourdet

*La vieille tyrannie a depuis vous montré
Chaque nouvelle année un visage ignoré
Mais votre voix de flamme, ô âmes bien-aimées,
Perce la nuit des ans et les masques du mal,
Le cœur des asservis délire encore d'espoir
Lorsque vous prononcez le mot de Liberté*

*Debout comme un cortège ont passé dans le soir
Les enfants du Futur ignorants du malheur
La race enfin sauvée dont le regard royal
Billait dans le couchant du sang de votre cœur*

12. Les Crayons de l'Espoir

Pour survivre, continuer à résister et témoigner, des déportés se sont servis de leur talent de dessinateur. Dessiner était une prise de risque, un défi à l'ordre des camps, et donc à la mort.

Certains faisaient des œuvres «alimentaires», en échange d'un bout de pain, d'autres pour témoigner, garder le moral ou pour décrire ce qui n'avait pas de mots.

1 - Trouver du matériel !

Leur mérite est d'autant plus grand qu'ils devaient rivaliser d'ingéniosité pour trouver de quoi dessiner (avec du charbon de bois ou du jus de tabac à chiquer) pour pouvoir le faire sans être repéré et pour conserver leurs dessins jusqu'à la libération des camps.

Boris Taslitzky a réalisé plus de 100 dessins et cinq aquarelles à Buchenwald entre 1944 et 1945. A son arrivée, il dit à un des « secrétaires de block » qu'il est peintre, le responsable lui répond « moi aussi ».

Le déporté recevra plus tard des bouts de crayons et des carrés de papier.

«Un camp demande toute une administration, toute une comptabilité : tant de morts dans la nuit, tant de rations de pain », a raconté Boris Taslitzky, « le papier existe pour cette comptabilité (...) ».

Ces morceaux de papier, les secrétaires de blocks m'en donnaient. Tous les artistes que j'ai rencontrés à Buchenwald ont travaillé sur ce genre de papier

Boris Taslitzki est d'origine russe. En 1942, sa mère, parce que juive, est arrêtée et assassinée par les nazis au camp d'Auschwitz. Dès les premières heures, l'engagement de Boris Taslitzky dans la Résistance est exemplaire.

Il ne désarme pas même dans l'enfer concentrationnaire nazi de Buchenwald grâce à la solidarité et à l'organisation de résistance clandestine. Rendant hommage au talent et au courage de son ami peintre, Aragon fait publier dès 1946 l'album composé de 111 dessins faits à Buchenwald.

Walter Spitzer, auteur de Sauvé par le dessin à Buchenwald. Le jeune homme, âgé de 16 ans lorsqu'il arrive dans ce camp, a été protégé par la Résistance du camp qui lui fournissait du matériel. Il se souvient de cette anecdote :

« Sur un chantier, j'ai aussi récupéré un sac de ciment. Il avait quatre couches de papier et celles de l'intérieur sont splendides, couleur papier kraft. Ensuite, j'ai chauffé du charbon de bois dans une gamelle et j'ai dessiné avec un bout de bois calciné ».

2 - Dessiner pour le moral

Dessiner de manière artistique, c'était aussi une manière de survivre moralement.

Jeannette L'Herminier, déportée à Ravensbrück en Allemagne, dessinait pour s'évader des conditions de vie du camp.

Elle a fait le portrait de ses compagnes de block en s'efforçant de les « faire aussi bien coiffées que possible » comme le rapporte l'historienne Claire Vionnet, dans *Des silhouettes d'espoir* dans l'enfer concentrationnaire. Les déportées lui disaient : « Mais tu crois qu'on est encore comme ça ? », elle leur répondait avec bienveillance : « Je ne sais pas dessiner, je suis obligée de suivre vos contours. Et bien oui, on est comme ça, bien sûr qu'on tient très bien le coup ».

Jeannette Lherminier est arrêtée le 19 septembre 1943 par la Gestapo, pour acte de résistance. Elle est emprisonnée en France puis déportée au camp de concentration de Ravensbrück en janvier 1944.

Bien qu'elle n'ait jamais dessiné avant, elle réalise un premier portrait grâce à un crayon trouvé par terre. Elle continue alors cette pratique formellement interdite.

En République Tchèque, le camp de Terezin (Theresienstadt en allemand) est camp alibi destiné à tromper la Croix rouge Internationale et lieu de transit vers les centres de mise à mort.

Une femme, Friedl Dickers-Brandéis disciple du Bauhaus*, a tenté de faire oublier aux enfants le quotidien par le dessin.



"Raymonda Ebix" par Jeannette L'Herminier.

Collection Musée de la Résistance et de la Déportation de Besançon

Elle nota en 1943 : « L'enseignement du dessin permet de libérer ou mieux favoriser la créativité et l'autonomie comme sources d'énergie ; éveiller l'imagination, renforcer les capacités de jugement et l'observation ». 4.000 de ces dessins ont été retrouvés dans deux valises, cachées par Friedl Dickers-Brandeis dans un dortoir.

L'enseignante est déportée et tuée à Auschwitz en 1944.

3 - Témoigner

En avril 1943, Walter Spitzer est caché et sauvé par les résistants du camp de Buchenwald en échange d'une promesse que le petit prodige du dessin (il a alors environ 16 ans) témoigne de l'enfer des camps une fois la guerre terminée.

« Tu seras notre photographen »

(La résistance du camp de Buchenwald à Walter Spitzer)



Dessin de Léon Delarbre :
déportés au travail.
Collection Musée de la
Résistance et de la Déportation
de Besançon - n°979-626-03

Dessiner pour témoigner de la réalité des camps : c'est le cas de Léon Delarbre qui a utilisé son talent d'artiste pour « rapporter un témoignage précis et objectif de cette vie monstrueuse et incroyable ».

Léon Delarbre a été arrêté en 1944 et déporté à Auschwitz, puis à Buchenwald, Dora et Bergen-Belsen.

Léon Delarbre est parvenu à sauver ses dessins en les cachant sur sa poitrine jusqu'à l'arrivée des Alliés.

Léon Delarbre est né le 30 octobre 1889 à Masevaux (Haut-Rhin). Il suit des études artistiques. Il est nommé conservateur du Musée des Beaux-Arts de Belfort en 1929. Pendant l'Occupation, il rejoint les rangs de la Résistance : il s'occupe surtout du passage en zone libre de résistants recherchés ou de réfractaires. Il est arrêté à son domicile le 3 janvier 1944 par la Feldgendarmerie*. Il est transféré deux mois plus tard à Compiègne d'où il sera déporté pour l'Allemagne le 27 avril 1944.

Focus

**HORST ROSENTHAL,
MICKEY À GURS**

Le texte suivant est un rapide résumé de l'ouvrage de KOTEK Joël et PASAMONIK Didier, *Mickey à Gurs – Les carnets de dessins de Horst Rosenthal, Calmann-Lévy/Mémorial de la Shoah, Paris, 2015.*

Horst Rosenthal, juif et militant socialiste n'a que 17 ans lorsqu'il fuit l'Allemagne en 1933. Il est déporté depuis Drancy (après un long séjour, entre autres à Gurs) le 11 septembre 1942 vers Auschwitz par le convoi 31. On perd alors sa trace, il ne reste de lui que trois carnets de dessin. Joël Kotek retrace le parcours de ce jeune artiste assassiné à Birkenau et met en perspective les trois carnets de dessins qui témoignent de son existence.

Horst Rosenthal est né à Breslau (Silésie) en 1915. Issu d'une famille aisée il grandit au sein d'une communauté juive relativement prospère forte d'environ 23 000 membres. Avec la montée du nazisme, les violences antisémites se multiplient dès 1932 à Breslau, et lors des élections de juillet 1932 le NSDAP y obtient 43,5 % des voix. Breslau devient alors « le laboratoire [...] de la mise au pas des Juifs d'Allemagne.

La province de basse-Silésie va devancer toutes les attentes de Berlin en matière de persécutions antisémites ». Il arrive en France en juillet 1933.

A Paris, Il envisage alors de s'inscrire à l'École des Beaux-arts et vit d'expédients. Paris est alors le « paradis des illustrateurs » et « la capitale [européenne] du dessin ». De nombreux titres de bande dessinée y sont créés et publiés comme les *Pieds Nickelés*, *Le Journal de Mickey*, *Robinson*, *Hop-là!*...

En 1937 Horst obtient le statut de « réfugié en provenance d'Allemagne » et il est autorisé à poursuivre ses études aux Beaux-arts. À la déclaration de guerre, plusieurs décrets permettent la convocation puis l'internement des étrangers originaires du Grand Reich. Horst Rosenthal répond à la convocation et est donc interné au camp de Marolles (Loir-et-Cher) jusqu'à sa libération le 25 novembre 1939.

Il retourne alors à Paris, où il est de nouveau convoqué après l'invasion des Pays-Bas et de la Belgique en mai 1940. Après différents camps, il est incarcéré le 28 octobre 1940 à Gurs. La IIIe République n'est plus et l'État Français a déjà commencé à mettre en place sa politique antisémite. Horst Rosenthal est piégé.

« A Gurs comme dans les autres camps, les internés ne cessent d'écrire, de composer des poèmes ou encore de dessiner, à l'instar de Horst, et ce tout au long de la journée ».

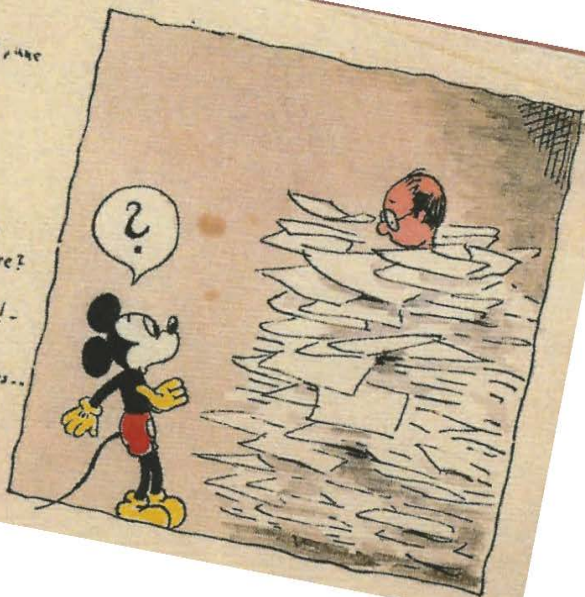


*Mickey au camp de Gurs
Horst Rosenthal, Gurs 1942. ©
Mémorial de la Shoah*

ignorance à ce sujet.
 - Vous avez fait de la haute illite : Avez-vous fait du marché noir ? Est-ce que vous avez tenu platé contre la sûreté de l'Etat ? Avez-vous tenu des propos subversifs ?
 - !!! ? ? ? !!! ? ? ? !!! ? ? ? !!! ? ? ? !!! ? ? ? !!! -
 - Quelle nationalité ? -
 - Heuh... Je suis né en Amérique, mais je suis international !! -
 - International ! INTERNATIONAL !! Alors, vous êtes connu
 Et avec une grimace horrible, la tête rentrait dans son tas de papiers.



... papiers !!
 Après quelques minutes d'attente, une tête émergeait du tas.
 - Votre nom ? - demandait la tête.
 - Mickey -
 - Le nom de votre père ? -
 - Walt Disney. -
 - Le nom de votre mère ? -
 - Ma mère ? Je n'ai pas de mère ! -
 - Comment ? Vous n'avez pas de mère ?
 - Vous vous f... de ma gueule !! -
 - Non, vraiment, je n'ai pas de mère !! -
 - Sans blague ! J'ai connu des types, qui n'avaient pas de pères, mais pas de mères...
 Enfin, passons. - Vous êtes juif ? -
 - Plait-il ? -
 - Je vous demande si vous êtes juif !! -
 Honteusement, j'avouais ma complète



Signé et daté de 1942, Mickey au camp de Gurs est un fascicule composé de 15 dessins reliés à la main. Il y tient la chronique, souvent humoristique, d'un interné ordinaire, citoyen du monde du nom de Mickey :

Mickey est arrêté par un gendarme de Vichy, interné à Gurs, questionné par un fonctionnaire sur son identité et sa nationalité...

S'en suit une description des conditions de vie : logement, ravitaillement, la bureaucratie du camp et les « arrangements » avec les gardiens, la correspondance avec l'extérieur et la censure...

L'intégralité des trois carnets de dessins est reproduite en couleurs dans l'ouvrage de Kotek et Pasamonik.

Pourquoi une représentation animalière et plus particulièrement celle de Mickey ? Car « Mickey [...] est la quintessence de l'enfance. Son univers est enchanté, il est la figure même de la représentation de l'innocence, au sens littéral du terme ».

Popularisé en France dès 1930, le personnage de Mickey est un succès commercial dès 1934 (Le Journal de Mickey est tiré à 450 000 exemplaires hebdomadaires). Horst Rosenthal, « citoyen du monde » fuyant le nazisme et incarcéré en France, s'identifie au personnage de Mickey, la « fiction masquant une réalité devenue insupportable ».

Par ailleurs, la zoomorphie a largement été utilisée par la propagande antisémite pour participer au processus de deshumanisation du « juif » comme « non-humain ». Les représentations sous forme de rats, d'araignées, de vampires et autres bestiaires effrayants sont courantes depuis le XIX^{ème} siècle.

Inversement, Horst Rosenthal, comme Calvo dans *La Bête est morte*, a recours à l'animalisation pour marquer de la distance par rapport au réel. Le personnage de Mickey, « icône cosmopolite » par excellence permet de souligner, avec humour et ironie, l'absurdité et la violence de son incarcération par le régime de Vichy.

La métaphore animalière reprise par Spiegelman dans *Maus* est également inspirée par le personnage de Mickey même si Spiegelman s'appuie en premier lieu sur la métaphore chat-souris de l'oppression. Horst conserve dans ses dessins un optimisme que l'on ne retrouve pas dans le *Maus* de Spiegelman.

Pour approfondir :

Calvo, *La bête est morte ! : La guerre mondiale chez les animaux*, Gallimard, Paris, 1995

Kotek Joël et Pasamonik Didier, *Mickey à Gurs*
Les carnets de dessins de Horst Rosenthal,
Calmann-Lévy, Paris, 2015.

Silvain Gérard et Kotek Joël, *La carte postale antisémite, de Dreyfus à la Shoah*, Berg International Editeurs, Paris, 2005.

Spiegelman Art, *MetaMaus*, Flammarion, Paris, 2012

13. Les orchestres et la musique dans les camps

« Les sanglots longs des violons... »

Les orchestres dans les camps

« Des hommes qui sont capables de pleurer en écoutant de la musique peuvent-ils être capables de commettre tant de cruautés sur le reste de l'humanité ? Il est des réalités auxquelles on ne peut croire. Et pourtant... [...] »

Je suis entré dans le Block 15, je n'arrive pas à croire ce que je vois et suis profondément bouleversé...une multitude d'instruments accrochés sur un mur dans un état impeccable: des cuivres, des bois...des cordes...des percussions...des partitions...il y a donc un orchestre ici [...] on me tend un violon pour jouer [...] Les fils de fer barbelé électrifiés ne me tentent plus, je les ai rejetés comme planche de salut... Le violon que je tiens est devenu mon bouclier ».

Simon Laks « *Mélodies d'Auschwitz* »

Simon Laks
Collection André Laks



De l'autre côté des barbelés du camp des hommes, l'orchestre des femmes, dans le Block 12, est le seul orchestre féminin officiel de toute l'histoire des camps de concentration. Constitué en avril 1943, il fonctionne tant bien que mal jusqu'à l'arrivée à sa tête en juillet de l'éminente violoniste Alma Rose, nièce de Gustave Mahler. « Elle comprend vite que sa survie dépend de celle de «ses» musiciennes et de la qualité de leurs prestations. Elle saura imposer à ses instrumentistes une discipline de fer, seule échappatoire à la folie. La musique leur tient lieu de résistance et les préserve comme on embaume les morts, avec soin et la certitude d'une autre rive. Pour Simon, Anita, Violette ... c'est grâce à la musique qu'ils ont survécu. » Entretien avec Pascal Amoyel et Emmanuelle Bertrand à propos du spectacle « Le Block 15 ».

Alma saura maintenir l'intérêt des SS pour l'orchestre. Anita Lasker, « la » violoncelliste d'Auschwitz, témoigne : « Alma était intraitable et nous punissait sévèrement chaque fois que nous faisons une fausse note. Je me souviens d'avoir dû laver le sol de tout le block à genoux pendant une semaine pour avoir mal joué...malgré sa sévérité, nous la respections car en nous impliquant dans sa poursuite effrénée de la perfection, elle nous aidait à ne pas perdre la raison... [Par la musique], nous avons pu nous élever au-dessus de l'enfer d'Auschwitz et rejoindre des sphères où la dégradation de l'existence dans un camp de concentration ne pouvait nous atteindre. »

Anita Lasker,
« la » violoncelliste
d'Auschwitz »
Collection familiale.



Violette Silberstein (dénoncée à Lille par des voisins de sa famille), violoniste recrutée malgré son niveau moyen, raconte : « Peut-être que notre musique était nécessaire pour tenter de rivaliser avec la mort, alors que les mots n'étaient pas assez grands pour tout dire des souffrances infinies des femmes, des hommes, des enfants. J'attendais mon tour. La mort me guettait... ».

Violette souligne aussi l'humanité d'Alma : « elle m'a sauvé la vie plusieurs fois ». Les musiciens bénéficiaient de certains avantages, ce qui ne manquait pas d'attiser l'hostilité des autres détenus... mais une seule pensée les guidait, survivre à tout prix.

Déjà, dans les premiers camps punitifs du Reich après l'accession d'Hitler à la Chancellerie en mars 1933, la musique est omniprésente.

A Dachau, Oranienburg, Börgermoor... elle sert de moyen de brimade ou d'humiliation des détenus, l'acte musical est utilisé comme outil de propagande : dans un endroit où l'on peut s'exprimer librement en faisant de la musique, il ne peut être question de mauvais traitements. Le mensonge va perdurer pendant des années, jusqu'à Teresienstadt et les centres de mise à mort : à Chelmno, Belzec, Sobibor, Treblinka...

quelques musiciens sont obligés de jouer à l'arrivée des convois afin de donner l'illusion qu'il ne s'agissait que de simples camps de transit ou de travail.

En 1942, une ordonnance du Bureau Central de la Sécurité du Reich officialise une situation déjà existante mais plus ou moins clandestine à Esterwegen, Buchenwald, Mauthausen... en autorisant la constitution d'orchestres de détenus au sein de tous les Konzentrationslager*. Outre les brimades et la propagande, ils vont remplir 3 nouvelles fonctions indispensables à la vie du Lager* : chaque jour, matin et soir, les musiciens sont contraints de jouer des marches afin de rythmer le départ et le retour des Kommandos de travail forcé :

« ... quand la musique éclate, nous savons que nos camarades, dehors dans le brouillard, se mettent en marche comme des automates ; leurs âmes sont mortes et c'est la musique qui les pousse en avant... et leur tient lieu de volonté. » Primo Levi
« Si c'est un homme ».

ils sont « sollicités » pour donner des concerts le dimanche après-midi devant un public d'officiers, de gardes SS et autres Kapos, avec un programme de musique classique ou autre : « Même le sinistre docteur Mengele vint nous entendre. Mengele souriait en écoutant Le beau Danube bleu ou La Valse de l'empereur ! Il ressemblait à un homme, comme tous les SS ressemblaient à des hommes, mais c'était une apparence abusive. Ils n'étaient pas des hommes mais des monstres. » Violette Jacquet-Silberstein et Yves Pinguilly « Les sanglots longs des violons... ».

OSKAR jeunesse, par ailleurs, n'importe quel Prominent* pouvait « s'offrir » à tout moment l'orchestre pour se divertir : dîners entre officiers, fêtes familiales, anniversaire du Führer, réceptions diverses...

En Août 1942, Terezin, près de Prague, est vidée de tous ses habitants pour être transformée en camp-ghetto. Quelques-uns des meilleurs musiciens d'Europe vont s'y retrouver mais peu survivront car ce camp-vitrine n'est en fait que l'antichambre de la mort et de nombreux convois de déportés vers Auschwitz se sont succédé. Les activités culturelles y sont florissantes.

Pour l'inspection de la Croix-Rouge en juin 1944, un « programme d'embellissement » est entrepris afin de démontrer à l'opinion internationale qu'il fait « bon vivre » dans les camps du IIIe Reich.

La vie musicale y est exceptionnelle : quatre orchestres symphoniques, un ensemble de musique ancienne, des chorales, deux groupes de jazz et plusieurs formations de chambre interprètent le grand répertoire : Bach, Mozart, Beethoven, Brahms, Verdi... mais aussi les œuvres des compositeurs qui y sont internés : l'opéra pour enfants Brundibar de Hanz KRASA est joué 55 fois.

C'est un conte chanté par des enfants, sur la notion du Bien et du Mal, la victoire de la justice contre la tyrannie, de l'innocence contre l'oppression, symboles évidents d'espoir pour les habitants du ghetto.

*« La musique ! La musique c'était la vie ! »
(parole de survivant).*

Par contre, l'opéra Der Kaiser von Atlantis de Viktor Ullmann, une parabole cinglante de l'oppression et de la dictature, ne sera jamais joué à Terezin. Après le tournage du film de propagande et la venue de la Croix Rouge, tous les artistes, devenus inutiles, seront gazés à Auschwitz en octobre 1944. Ullmann avait écrit sur sa partition, confiée à un ami qui survécut : « les droits d'exécution sont réservés par le compositeur jusqu'à sa mort, donc pas longtemps. »

Dès juin 1940, des milliers de soldats français sont internés dans des camps de prisonniers. Les musiciens seront réquisitionnés et les compositeurs continueront d'écrire de la musique. Olivier MESSIAEN, déjà célèbre, compose son Quatuor pour la fin du temps au stalag de Görlitz.

Robert Lannoy, né le 18 juin 1915 dans une famille de carillonneurs de St Amand, est soldat-musicien lorsqu'il est fait prisonnier en juin 1940.

Il le restera pendant 5 ans, chaque fois repris après plusieurs évasions qui lui vaudront d'être expédié au terrible camp disciplinaire de Rawa-Ruska, en Ukraine, puis d'être interné à la citadelle de Lemberg.

En 1943 il est envoyé en Autriche, au stalag XVII B. Nommé Kapellmeister. Il se montre un homme courageux et un musicien en action, crée des chorales et des orchestres, il transcrit, arrange (ex : Chant des Déportés, pour baryton, chœur d'hommes et orchestre), continue de composer.

C'est une résurrection pour lui et le camp tout entier : « les hommes dans le camp étaient sans vie, sans âme. A cet instant, avec la musique, ils se sont retrouvés... Nous avons tous besoin de musique pour vivre...l'année 40 fut la plus terrible de ma vie, une année sans musique » écrit-il. Libéré en 1945, il obtient le grand Prix de Rome en 1946.

Maître Robert Lannoy occupera alors le poste de Directeur du Conservatoire de Lille de 1946 jusqu'à sa mort accidentelle en 1979.



Bauhaus :

Courant artistique né en Allemagne après 1919, concernant des disciplines photographiques, architecturales, ou chorégraphiques par la fusion et l'entière réorganisation de l'académie des Beaux-arts et de l'École des arts décoratifs. Elle fut fermée avec l'arrivée au pouvoir des nazis.

BBC :

British Broadcasting Corporation, radio publique britannique.

Centres de mise à mort (ou centre d'extermination) :

ce terme désigne les six centres de mise à mort, créés par l'Allemagne nazie en Pologne dès 1941 pour l'assassinat systématique des seuls Juifs et occasionnellement des Tsiganes. Si Auschwitz et Lublin-Majdanek furent des camps mixtes (centre de mise à mort et camp de concentration), Belzec, Chelmno, Sobibor et Treblinka furent avant tout des terminus ferroviaires. Le taux de mortalité y est de 99.99%.

Feldgendarmerie :

« gendarmerie » allemande dépendant de l'administration militaire locale

Gestapo :

abréviation de l'allemand GeheimeStaatsPolizei signifiant police secrète d'État de l'Allemagne nazie.

Konzentrationslager :

(camp de concentration en français) : camp où sont regroupés des prisonniers pour des motifs politiques, religieux ou ethniques. Inaugurés en mars 1933 par celui de Dachau, le Reich comptera jusqu'à 20 KL (Konzentrationslager) en 1944.

Prominent :

(Prominenz), « privilégiés », personnages importants, doyens, chefs de Block, chefs de chambrée, Kapos et sous-Kapos.

Propaganda Abteilung :

« Département de la propagande », service de propagande nazie du commandement militaire allemand.

Revier :

en langage du camp, infirmerie, « hôpital » mais dépourvu de moyens humains et médicaux. Le revier est le plus souvent un mouiroir où se pratique des sélections pour l'extermination parmi les déportés les plus affaiblis.

Waffen SS :

abréviation de Schutzstaffel, échelon de protection. À l'origine, il s'agit de la garde personnelle d'Hitler. Placés sous le commandement d'Himmler en 1929, les SS sont chargés de l'univers concentrationnaire.

Wehrmacht :

armée allemande sous le IIIème Reich. Elle se compose de l'armée de terre (Heer), de la marine de guerre (kriegsmarine) et de l'armée de l'air (Luftwaffe).

BIBLIOgraphie

LA DEUXIEME GUERRE MONDIALE

- Larousse de la Seconde Guerre Mondiale, sous la dir. de QUETEL Claude, Le Mémorial de Caen, 2004
ARON Paul et José GOTOVITCH, Dictionnaire de la Seconde Guerre Mondiale en Belgique, Editeur André Versaille, 2008
MONTAGNON Pierre, Dictionnaire de la Seconde Guerre mondiale, Pygmalion, Paris, 2008
VALLAUD Pierre, 1939-1945 : La seconde guerre mondiale, ACRO Pôle, Sélection, Paris, 2012
-

LA SECONDE GUERRE MONDIALE EN DESSINS

- CALVO, La bête est morte ! : La guerre mondiale chez les animaux, Gallimard, Paris, 1995
DOIZY Guillaume et HOUDRE Jacky, Bêtes de pouvoir : caricatures du XVIème siècle à nos jours, Nouveau monde, Paris, septembre 2010
ROFFAT Sébastien, Animation et propagande : les dessins animés pendant la Seconde Guerre mondiale, L'Harmattan, 2005
-

DEUXIEME GUERRE MONDIALE : LA France

- DEJONGHE Etienne, La société française à travers le cinéma de fiction, commentaires de montages et de films vidéo, CHRENO, Lille 3, 1993.
LELEU JL, PASSERA F, QUELLIEN J et DAEFFLER M, La France pendant la Seconde Guerre mondiale, Atlas historique, Fayard, 2010
LINDEPERG Sylvie, La Seconde Guerre mondiale dans le cinéma français, Edition point, 2014
-

FRANCE OCCUPEE

- Dictionnaire historique de la France sous l'Occupation, sous la direction de COINET Michèle et Jean-Paul, 2000, Tallandier.
CORCY Stéphanie, La vie culturelle sous l'occupation, Perrin, 2005, 407p.
CURATOLO Bruno et MARCOT François, Ecrire sous l'occupation : du non-consentement à la Résistance France-Belgique-Pologne 1940-1945, Presses Universitaires de Rennes, 2011
EPARVIER Jean, A Paris sous la botte des nazis, éditions Raymond Schall, Paris, 1944 (Fond André Diligent)
GUENO Jean-Pierre et PECNARD Jérôme, Paroles de l'ombre : Lettres et carnets des Français sous l'Occupation (1939-1945), Les Arènes, octobre 2009.
GUENO Jean-Pierre et PECNARD Jérôme, Paroles de l'ombre 2 : tracts, journaux, poèmes, chansons des Français sous l'Occupation (1940-1945), MRN, AERI, 2011
LABORIE Pierre, Le chagrin et le venin : la France sous l'Occupation mémoire et idées reçues, Bayard, 2011
VEILLON Dominique, Vivre et survivre en France 1939-1947, Paris, Editions Payot & Rivages, 1995, 372 p.



BIBLIOgraphie (suite)

JOUR J ET LIBERATION

GUENO Jean-Pierre, PECNARD Jérôme, Paroles du Jour J, Les Arènes, 2004.

RESISTANCE

La Résistance en poésie : des poèmes pour résister, Magnard, Paris, 2008.

Signes de la Collaboration et de la Résistance, sous la dir. De l'Ecole Supérieure des arts décoratifs de Strasbourg et de la

DMPA, Autrement, 2002.

La vie à en mourir, lettres de fusillés 1941-1944, lettres choisies et présentées par Guy KRIVOPISSKO, introduction de François MARCOT, préface de Jean-Jacques GOLDMAN, Le Seuil, 2006

Renée et François, La résistance spirituelle 1941-1944, Les cahiers clandestins du Témoignage chrétien, Albin Michel, 2001.

BELOT Robert, Paroles de résistants, Berg International Editeurs, 2001.

CHIMELLO Sylvain, La Résistance en chantant, Autrement, Paris, 2004.

COINTEZ Michèle et Jean-Paul, La France de Londres, 1940-1943, Editions Complexe, 1990

CUVELIER Vincent, Ici Londres, éditions Rouergue, Rodez, 2009 + CD messages radio

DORE-AUDIBERT Andrée, MORZELLE Annie, Irène de Lipkowski, le combat humaniste d'une Française du XXème Siècle, Siloë, 1988.

DOUZOU Laurent, La Résistance française : Une histoire périlleuse, Points Seuil, 2005

FEDERINI Fabienne, Ecrire ou combattre, des intellectuels prennent les armes (1942-1944), éditions La Découverte, 2006

LACOUTURE Jean, Germaine Tillion, le témoignage est un combat, Seuil, 2000.

LEROUX Bruno, Traces de la Résistance, Fondation de la résistance, 2011

MARCOT François, dir. Dictionnaire historique de la Résistance, Bouquins, Robert Laffont, 2006.

MURACIOLE Jean-François, Histoire de la Résistance en France, Que-Sais-je ? 1996.

MURACIOLE Jean-François, Histoire de la France Libre, Que-Sais-je ? 1996.

PIKETTY Guillaume, Résister : les archives intimes des combattants de l'ombre, Textuel, Paris, 2011

SEGHES Pierre, La Résistance et ses poètes (France 1940/1945), Paris, Editions Seghers, 1974.

SIMONIN Anne, Les éditions de minuit : le devoir d'insoumission 1942-1955, Imec, 2008

THIBAUT Laurence sous la direction, Cahiers de la Résistance, Imprimeurs et éditeurs dans la Résistance, AERI, La documentation Française, Paris, 2010.

VAST Cécile, Etre résistant de l'occupation à l'après-guerre, 2010

WIEVIORKA Olivier, Histoire de la Résistance : 1940-1945, Perrin, 2013

WIEVIORKA Olivier, Une certaine idée de la Résistance, Défense de la France 1940-1949, Seuil, 1995.

RECITS-TEMOIGNAGES-ROMANS : LA RESISTANCE

Lettres de jeunes résistants « J'aurai voulu vivre », Edition Mango et MRN, 2008

AZEMA Jean-Pierre et AGLAN Aya, Jean Cavallès résistant ou la Pensée en actes, Flammarion, 2002

CATEL Polack Bouilhac, Rose Valland, capitaine Beaux-Arts, Edition Dupuis, 2009

PIKETTY Guillaume, Français en Résistance : carnets de guerre, correspondances et journaux personnels, Robert Laffont, Paris, 2009.

BIBLIOgraphie (suite)

DEPORTATION

Guide des sources documentaires sur la Déportation, FMD, Ministère des Anciens Combattants et Victimes de Guerre.

BOVY Daniel, Dictionnaire de la barbarie nazie et de la Shoah, Editions Luc Pire, 2007

CHEROUX Clément Mémoire des camps, photographies des camps de concentration et d'extermination nazis 1933-1999, Marval, 2001

GINER Bruno, Survivre et Mourir en musique en musique dans les camps nazis, Berg International Editeurs, Paris 2011

LALIEU Olivier, La Résistance française à Buchenwald, Texto, 2011

LANGBEIN Hermann, La résistance dans les camps de concentration nationaux - socialistes 1938-1945, Fayard, 1981

RECITS-TEMOIGNAGES-ROMANS : LA DEPORTATION

Jusqu'au bout de la Résistance, FNDIR-UNADIF, Stock (x 2), 1997.

Ici, je n'ai pas vu de papillon, dessin et poème des enfants de Terezin, Musée Juif de Prague.

BARRAU Jacques, Dessins d'un camp : Le camp de Neckarelz, 1992.

BOR Josef, Le Requiem de Terezin, Editions du sonneur, Paris, 2006, 121p

DELBO Charlotte, Auschwitz et après, Tome I, Aucun de nous ne reviendra, Tome II, Une connaissance inutile, Les Editions de Minuit, 2001.

GUILLEMOT Gisèle, Elles ... Revenir, Editions Tirésias AERI, Histoire pour Mémoire, Paris, 2006, 61p.

MARK Ber, Des voix dans la nuit, la Résistance juive à Auschwitz, Fayard, 1975.

MUSEE DEPARTEMENTAL DE LA RESISTANCE ET DE LA DEPORTATION, Destins brisés, peintres de l'école de Paris, Haute Garonne, 2010

PIECK Henri, Buchenwald, série de dessins, RV, 1949.

ROUSSET David, L'univers concentrationnaire, Les Editions de Minuit, 1965.

SEGUY Georges, Résister : de Mauthausen à Mai 68, l'Archipel, Paris, 2008, 230p.

SEMPRUN Jorge, WIESEL Elié, Se taire est impossible, Mille et une nuits, 1995

THANASSEKOS Yannis et VAN LANDSCHOOT Anne, Témoignages audiovisuels des survivants des camps de concentration et d'extermination nazis, Bruxelles-Paris, La Fondation d'Auschwitz, La fondation pour la Mémoire de la Déportation, 1996.

WORMSER-MIGOT Olga, MICHEL Henri, Tragédie de la Déportation 1940-1945, témoignages de survivants des camps de concentration allemands, (x 2), Hachette, 1955 et 1966

NORD /Belgique

DEJONGHE Etienne, LE MANER Yves, Le Nord-Pas-de-Calais dans la main allemande, 1940-1944, VDN, (x2), 2000.

Le journal de guerre de Jeanne DESTOMBE.

DUMEZ Natalis, La Voix du Nord, Le mensonge reculera, 1946, Fond André Diligent

VISSE Jean-Paul, La presse du Nord et du Pas-de-Calais au temps de l'Echo du Nord : 1819-1944, Septentrion, Lille, 2004

Livret d'EXPOSITION

L'ART
REND
LIBRE!

Musée de la Résistance
BONDUES

Musée de la
Résistance
de Bondues



expo

L'Art rend libre !

Musée de la Résistance
Fort Lobau
Chemin Saint-Georges
59910 BONDUES

Renseignements au 03 20 28 88 32

